



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Que nous avons été bien inspirés de nous placer sous l'autorité de Marie Mauron, nous tenant à l'ombre de son incontestable talent pour revendiquer le droit de suivre sa chèvre « ce caprice vivant » ! A la tournure que prennent ces causeries, nous risquions fort de faire figure de pédants et de collectionneurs de textes rares, alors que bien plus modestes sont nos préoccupations et combien plus naturelles et, pour tout dire, courantes. Car aller au-devant de la vie, c'est rester dans la ligne de toutes créatures et c'est surtout rester dans la ligne de l'enfant.

Tranquillisés par notre bergère qui suit dans tous leurs détours les agissements de ses bêtes, nous nous fions à elle, sûrs de la véracité de ses enseignements, car elle est en même temps l'éducatrice qui eut, comme nous, marmaille à gouverner. Les enfants et les cabris, ça se ressemble tellement !

Mais avec raison, nos camarades restent inquiets. Ce caprice qui va contre la règle préétablie et qui, trop souvent, joue à cache-cache dans une fantaisie étrangère aux obligations immédiates, ne leur dit rien qui vaille. En ouvriers consciencieux ils veulent, d'abord, remplir la journée et arriver au soir, sans errements ni luxe déplacé !

Je comprends parfaitement, dit Pouget, qu'un coup de pouce discret — la part du maître — fasse jaillir d'un texte gris et terne l'étincelle d'émotion qui y était enclose, mais que la gaucherie enfantine n'a pas fait venir au jour. Délicate et précieuse illumination qui métamorphose une petite histoire en apparence insipide et qui peut en faire un joyau.

Mais qu'avons-nous à faire ici d'un « chef-d'œuvre » ? S'il en surgit un de temps en temps, accueillons-le avec la légitime satisfaction du bon ouvrier. Encadrons-le.

Mais le chef-d'œuvre est une chose rare, surtout dans le domaine qui nous occupe. Et il n'est chef-d'œuvre que pour nous qui n'avons plus l'optique enfantine. Et s'il n'est pas accidentel, s'il est cherché, cela me paraît grave. Je me retranche alors sur la position du vieux maître.

La marque de fabrique de la production enfantine doit rester la naïveté et la gaucherie. Ce que nous cherchons n'est pas le chef-d'œuvre de quelques-uns, mais l'œuvre quotidienne de tous.

Que nous le voulions ou non, notre condition d'éducateurs d'enfants du peuple imprime à notre pédagogie un caractère de classe : toutes les disciplines que nous en-

seignons sont marquées d'une nécessité immédiate qui nous oblige à donner hâtivement un enseignement qui n'est qu'un enseignement d'utilité. Il faut dans des temps donnés apprendre à l'enfant de prolétaire à lire, à écrire, à calculer, car au-delà de 14 ans, il n'aura plus la possibilité de s'instruire si ce n'est qu'à de rares loisirs que lui laissera son métier.

Notre but, à nous instituteurs, est donc de harceler l'enfant, inlassablement pour le mettre en possession des modestes appoints intellectuels que la société lui dispense : lire correctement, écrire sans fautes, compter sans erreurs. Et dans cet enjeu que nous livrons contre l'insuffisance de la scolarité primaire, nous voilà devenus, par la force des choses, les maîtres de la nécessité immédiate et de la vie quotidienne. Cette vie quotidienne, d'ailleurs, ne nous est pas le moins du monde suspecte : Bien remplie, d'une aube à l'autre, elle a dans notre monde du travail, ses grandeurs, ses vaillances qui sont pour nous compensations de pauvreté et de limitations. Nous ignorons l'ennui, le désespoir qui donnent aux oisifs, le goût du sensationnel, du rare, de l'inédit et nous disons loyalement : « Ne cherchons pas le chef-d'œuvre de quelques-uns, mais allons vers l'œuvre quotidienne de tous. »

Mais, se contenter de l'œuvre quotidienne, n'est-ce pas se résigner d'avance, trop souvent, à une production hâtive, bâclée, superficielle qui risque de trahir la vie même et d'habituer l'enfant à se satisfaire de trop peu ? Et, en définitive, nos échecs dans les diverses disciplines scolaires ne viennent-ils pas de notre impuissance à toucher l'émotion profonde de l'enfant ? Nous ne visons pas au chef-d'œuvre à tout prix, non, mais n'est-ce pas risquer d'ignorer le chef-d'œuvre qui sommeille dans l'œuvre quotidienne que de laisser l'enfant se complaire dans le passable ou le médiocre ? Il y a là un danger que nous allons essayer de concrétiser par des exemples :

LA BREBIS PERDUE

Avant-hier, je suis allé garder mes moutons à Gubernat. Je n'avais pas mon chien. Il était parti avec mon papa. Il faisait froid. J'avais fait un feu pour me chauffer.

Le soir, j'ai rentré mes moutons. Maman m'a dit qu'il manquait une brebis. Il a fallu que je la cherche pendant un gros moment. Je l'ai trouvée quand il faisait déjà nuit. Elle était allée dans le troupeau de M. Garcin.

Jacques B., 12 ans.

Voilà un fait de la vie quotidienne, un fait vécu, senti et qui, certainement, a provoqué bien des angoisses au petit berger. Et pourtant, pas la moindre émotion ne perce sous la monotonie des phrases. Est-ce la pensée de l'enfant qui est indigente ? Certainement pas, car la perte d'une brebis est un événement grave qui plonge dans un grand souci un berger consciencieux. On imagine le petit pâtre sondant les fourrés, s'enfonçant dans les taillis, à l'affût de la moindre tache claire, du moindre bruit : Pirou !... Tchêê Tchêê !... Quel drame dans ce cœur d'enfant perdu dans la nuit et dans la solitude, seul face à ses responsabilités ? Là était le chef-d'œuvre à notre portée, là était l'instant de vie qu'il fallait scruter avec intuition et sensibilité. Le maître lui, s'est contenté d'une simple notation de faits, de faits précis, chronologiquement situés, de faits d'exclusive nécessité.

C'est ainsi, sans nul doute, qu'était l'authentique texte libre de l'enfant, limité, appauvri par une inaptitude flagrante à l'analyse intérieure et par les difficultés orthographiques, les pièges de la syntaxe. Mais combien notre narrateur serait devenu plus habile dans le récit oral ! Là, il domine le langage familier, en fait un outil merveilleux d'expression que soulignent le geste et la chaleur du regard. Nous n'avons qu'à choisir pour faire vivant et vrai et obtenir le document réel qui se situe à sa vraie place aussi bien dans le domaine psychologique qu'artistique.

C'est certainement tout près de la narration orale qu'a été cueilli le texte qui suit :

UN TOUR PERDU

L'autre jour, en arrivant de l'école, ma sœur me commanda : « Prends ton vélo et va voir à la ferme la Pâturage s'ils n'ont pas vu « Lulu » le taureau. Il s'est échappé du pré, il n'est plus avec les vaches ! » Je saisis mon vélo, et je pédalai à vive allure vers l'endroit indiqué.

— N'avez-vous pas vu un petit taureau à la tête blanche et frisée ?

— Non, me répondit Mme Cotin.

Je rebroussai chemin, Tiens ! si j'allais dans l'allée de M. Pingetot ?

L'animal est peut-être passé par ici ! Je descendis de vélo, et m'acheminai vers le sentier. Rien ! Où est-il ? Je repris ma bicyclette, Tiens ! si je comptais les vaches : huit. Mais... je ne me trompe pas. J'aperçois Lulu, Ah ! ça, c'est un peu fort.

En pénétrant dans la cour, j'interpelai ma sœur :

— Faut-il que je t'achète une paire de lunettes ?

— Pourquoi ?

— Parce que tu es aveugle ! Le taureau est dans le pré et tu ne l'as pas vu.

Gilbert MOTAIS (13 ans).

Ici pas d'inquiétude profonde, car l'enfant sait très bien qu'un taureau ne se perd pas comme une aiguille dans un char de foin, pas d'inquiétude, mais plutôt le plaisir du chasseur qui, dans l'affaire, voit l'aventure, le fait divers et c'est en journaliste tout près de l'interview qu'il s'exprime, avec vivacité et humour. Un tel texte n'est pas un chef-d'œuvre ; il est un honnête texte libre et même un peu plus qu'un honnête texte libre, car il a le grand mérite d'éviter la banalité de la simple narration de faits. Plus littéraire certainement est le texte qui suit :

LE CHARDONNERET

Sur la branche sèche de ce vieux poirier, observez cet oiseau gracieux au bec encadré de rouge, aux ailes jaunes, blanches et noires : c'est un chardonneret. Tout à l'heure, balancé sur la tige flexible des herbes, il en mangeait les graines, c'était son repas du matin. Maintenant, que fait-il ? Il s'est essuyé le bec soigneusement, le frottant contre le rameau qui lui sert de perchoir. Et voilà qu'il procède à sa toilette. Une à une, les plumes de ses ailes lui passent entre le bec transformé pour la circonstance en peigne. Il brosse, lisse, astique, comme pour une revue. — R. MATHIS.

Mathis R. a peut-être lu Jules Renard. Il sait que l'on peut faire en quelques traits un croquis de bêtes comme on fait un dessin, pour peu que la ligne soit nette, hardie, sans bavure. Par l'intuition de l'artiste, nous nous éloignons du fait divers, pour nous rapprocher du fait littéraire. Mais, ce n'est que par le don que nous touchons vraiment au chef-d'œuvre.

Raymonde CORNELLIE (15 ans).

Bonne-Maman marchait vite d'un pas sautillant et menu ; ses yeux ronds, son nez moqueur, toute son allure alerte et provocante lui donnaient un peu l'air de ces moineaux francs qui viennent picorer du pain sous vos fenêtres et parfois agitent la queue avec des « cuic... cuic » moqueurs. Elle tenait sa robe d'une main et si retroussée qu'on voyait, plus haut que la cheville, ses jambes de poupées couvertes de bas violets. Ohé ! jolies et douces petites jambes violettes !... Dans l'autre main, elle tenait bien serré un grand parapluie de coton, et tout en marchant, parlait avec le parapluie, avec la neige, avec les bas violets... « Ai-je la clé de la maison ? — Oui, la voilà ! Marianne, pour sûr, oubliera de fermer la porte de l'étable et ma pauvre Michette va geler... Tiens, me voici déjà à la ferme ! Allons, je marche encore bien, mais le blanc cela fait mal aux yeux ! » Bien que cela n'eût rien de très gai, elle riait pourtant, riait de toutes ses gencives, de la fine pointe frangée de son châle. Ses mains riaient dans les gros gants de trois couleurs, tout comme ses cheveux ! bouclettes d'or éteint qui frétilaient, petites vieilles évaporées, tout follement sous la ruche du bonnet.

(à suivre.)

Elise FREINET.